L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 26 JUILLET 1885.

Chloroformisation par mélanges titrés : M. Paul Bert.

(Dans la Revue Scientifique de la *République Française* du 7 juillet.)

M. Paul Bert a entretenu tout récemment l'Académie des sciences des résultats pratiques donnés par l'emploi en grand de sa méthode de chloroformisation avec les mélanges titrés. La méthode est maintenant à la portée de tous les chirurgiens, grâce à l'appareil imaginé par M. le docteur Raphaël Dubois.

Lorsque M. Paul Bert présenta, l'année dernière, à l'Académie les premiers résultats des chloroformisations faites sur l'homme par sa méthode des mélanges titrés de chloroforme et d'air, les principales objections qui lui furent faites eurent trait au dispositif instrumental. Mais, comme il arrive souvent quand le désir de critiquer précède l'étude des questions, les objections faites étaient mauvaises, et on ne vit pas les bonnes objections à faire. Il se servait alors de gazomètres d'un grand volume que l'on accusa d'être trop encombrants. Il avait des reproches plus importants à leur faire : il était difficile, avec eux, de modifier le titrage du mélange, et leur emploi exigeait l'intervention d'un aide très attentif et très expérimenté.

Il fit appel à l'ingéniosité des constructeurs, leur demandant d'imaginer un appareil portatif, peu fragile, facile à manier, permettant aisément les changements de titrage, mesurant les doses d'une manière très-exacte et, surtout, opérant le titrage d'une façon automatique. Ce dernier point est le plus important : car, s'il faut, pour anesthésier chirurgicalement un chien, employer la dose de 10 grammes de chloroforme vaporisés dans 100 litres d'air, celle de 20 grammes le tue en cinq minutes : ce qui montre bien le danger de l'intervention de l'homme, toujours sujet à erreur, il exigeant certain, comme condition dérisoire, que tous les dérangements de l'appareil, que tous les accidents, de quelque nature qu'ils fissent, eussent pour résultat de faire respirer au patient de l'air pur, sans que jamais la dose voulue de chloroforme pût être dépassée.

Ces diverses conditions sont parfaitement réalisées par l'appareil qu'a imaginé M. le docteur Raphaël Dubois et qui a construit M. Tatin. M. Bert l'a fait fonctionner sous les yeux de l'Académie. Il consiste en un cylindre métallique de vingt litres de capacité, percé d'un orifice sur chacune de ses bases, et dans lequel se meut verticalement un piston mis en jeu par un engrenage et une manivelle. Grâce à une poulie de renvoi et à une chaîne sans fin, chaque fois que le piston monte ou descend, il entraîne dans son mouvement un petit godet qui puise dans un récipient la quantité voulue de chloroforme et la déverse ensuite dans un vase situé sur le trajet de l'air aspiré par le piston. Il en résulte que, à chaque mouvement de celui-ci, les vingt litres d'air qu'il aspire sont titrés très exactement et que simultanément il projette au dehors les vingt litres d'air qui ont été titrés dans la course précédente.

Cet air arrive aux orifices respiratoires du patient par un tuyau en caoutchouc et un masque bordé d'une membrane qui assure un contact exact avec les contours du visage. Aucune soupape : en telle sorte que, si, par impossible, la machine ne fournissait par l'air en quantité suffisante, le malade ne courrait aucun risque d'asphyxie et respirerait de l'air pur à travers les larges trous du masque.

Cet appareil a été expérimenté avec le plus grand succès, à Paris, dans les services de MM. Labbé, Lannelongue, Panas, Péan ; à Bruxelles et à Gand. C'est chez M. le docteur Péan que les opérations ont été de beaucoup les plus nombreuses ; elles dont atteint aujourd'hui le nombre de 400.

On commence par donner à l'opéré la dose de 10 grammes de chloroforme pour 100 litres d'air ; cependant, s'il s'agit d'un enfant, on débute par 8 grammes. Par excès de prudence, s'il peut y avoir excès en telle matière, au bout d'une dizaine de minutes, l'anesthésie étant bien complète et la saturation obtenue, il fait remplacer le gazomètre primitif par celui de 8 0/0, auquel, si l'opération dure plus de vingt minutes, on substitue celui de 6 0/0, qui suffit pour entretenir l'anesthésie pendant tout le temps nécessaire.

Il fit appel à l'ingéniosité des constructeurs, leur demandant d'imaginer un appareil portatif, peu fragile, facile à manier, permettant aisément les changements de titrage, mesurant les doses d'une manière très-exacte et, surtout, opérant le titrage d'une façon automatique. Ce dernier point est le plus important : car, s'il faut, pour anesthésier chirurgicalement un chien, employer la dose de 10 grammes de chloroforme vaporisés dans 100 litres d'air, celle de 20 grammes le tue en cinq minutes : ce qui montre bien le danger de l'intervention de l'homme, toujours sujet à erreur, il exigeant certain, comme condition dérisoire, que tous les dérangements de l'appareil, que tous les accidents, de quelque nature qu'ils fissent, eussent pour résultat de faire respirer au patient de l'air pur, sans que jamais la dose voulue de chloroforme pût être dépassée.

Ces diverses conditions sont parfaitement réalisées par l'appareil qu'a imaginé M. le docteur Raphaël Dubois et qui a construit M. Tatin. M. Bert l'a fait fonctionner sous les yeux de l'Académie. Il consiste en un cylindre métallique de vingt litres de capacité, percé d'un orifice sur chacune de ses bases, et dans lequel se meut verticalement un piston mis en jeu par un engrenage et une manivelle. Grâce à une poulie de renvoi et à une chaîne sans fin, chaque fois que le piston monte ou descend, il entraîne dans son mouvement un petit godet qui puise dans un récipient la quantité voulue de chloroforme et la déverse ensuite dans un vase situé sur le trajet de l'air aspiré par le piston. Il en résulte que, à chaque mouvement de celui-ci, les vingt litres d'air qu'il aspire sont titrés très exactement et que simultanément il projette au dehors les vingt litres d'air qui ont été titrés dans la course précédente.

Cet air arrive aux orifices respiratoires du patient par un tuyau en caoutchouc et un masque bordé d'une membrane qui assure un contact exact avec les contours du visage. Aucune soupape : en telle sorte que, si, par impossible, la machine ne fournissait par l'air en quantité suffisante, le malade ne courrait aucun risque d'asphyxie et respirerait de l'air pur à travers les larges trous du masque.

Cet appareil a été expérimenté avec le plus grand succès, à Paris, dans les services de MM. Labbé, Lannelongue, Panas, Péan ; à Bruxelles et à Gand. C'est chez M. le docteur Péan que les opérations ont été de beaucoup les plus nombreuses ; elles dont atteint aujourd'hui le nombre de 400.

On commence par donner à l'opéré la dose de 10 grammes de chloroforme pour 100 litres d'air ; cependant, s'il s'agit d'un enfant, on débute par 8 grammes. Par excès de prudence, s'il peut y avoir excès en telle matière, au bout d'une dizaine de minutes, l'anesthésie étant bien complète et la saturation obtenue, il fait remplacer le gazomètre primitif par celui de 8 0/0, auquel, si l'opération dure plus de vingt minutes, on substitue celui de 6 0/0, qui suffit pour entretenir l'anesthésie pendant tout le temps nécessaire.

M. Paul Bert avait antérieurement annoncé à l'Académie. Voici, du reste, les expressions mêmes qu'employait pour les réciter M. Thirias, professeur agrégé de la Faculté de Bruxelles, qui a exécuté l'ovariotomie à l'aide de l'appareil Dubois :

"A part le vomissement survenu au bout de quatre minutes chez une malade qui avait mangé copieusement une heure avant l'opération, rien n'a entravé la marche de l'anesthésie ; celle-ci a été obtenue au bout de six à sept minutes. Les patientes n'ont eu aucun de ces phénomènes de toux, de suffocation ou d'angoisse, si fréquentes lorsqu'on anesthésie par les procédés ordinaires. La période d'excitation a été très peu prononcée. Une fois obtenue, l'anesthésie a été continue, régulière, complète, sans aucune interruption. Le pouls est resté normal, la respiration était calme et paisible ; le réveil des opérées a été calme et sans rien de remarquable.

"En résumé, nos opérées se sont trouvées placées dans des conditions extrêmement favorables, puisque nous leur avons procuré une anesthésie complète et régulière avec une dose de chloroforme si faible, qu'elle serait insuffisante pour procurer l'anesthésie complète."

M. Paul Bert a fait remarquer que les vomissements pendant la chloroformisation (sauf tout à fait au début, quand l'estomac est plein) sont très rares dans la méthode des mélanges titrés. Il lui a semblé que les vomissements sont des accidents d'élimination du chloroforme ; dans les procédés ordinaires ils sont très fréquents, parce que alternativement on donne trop ou trop peu de chloroforme ; avec sa méthode, ils n'arrivent que quand, par une raison quelconque, on a suspendu les inhalations, et même, quand on en aperçoit assez tôt la menace, on les arrête en remplaçant le masque.

Même après l'opération, ils se sont montrés notablement moins violents et moins durables qu'avec les procédés ordinaires, surtout depuis qu'on emploie le mélange à 6 grammes.

Voilà donc la méthode des mélanges titrés entrée dans la pratique. Les chirurgiens de nos hôpitaux ne peuvent manquer d'en faire tous l'essai. Si les cas de mort sont rares entre leurs heureuses mains habiles, les "cas d'angoisse", comme dit M. Paul Bert, sont très fréquents et ils doivent désirer de les éviter. Du reste, chaque année, il meurt du chloro-

Année Bon-

District pour
ision C.; et
Rém-
et autres.

LES CONFESSIONS

D'ARSÈNE HOUSSAYE.

Aujourd'hui même—dit l'Événement de Paris, du 6 juillet—je parlais des troisième et quatrième volumes des Confessions d'Arsène Houssaye. Nous n'avons plus à faire l'éloge de ce livre, qui reflète l'esprit et retrace les événements d'un demi-siècle. Nous nous bornons à emprunter, de nouveau, aux souvenirs de notre éminent collaborateur et ami Arsène Houssaye les très intéressantes pages qu'on va lire :

M. THIERS ET LES PRINCESSES.

Je dîne le dimanche chez M. Thiers en compagnie de Mignet, Barthélemy-Saint-Hilaire, Arago, Renan, quelques députés du tiers-parti—ne cherchez pas là un jeu de mots—quelques membres de l'Académie française, un jeune historien néo-grec, cousin d'Alcibiade, une princesse russe et une duchesse italienne, une femme artiste en politique et une femme artiste en sculpture, deux grandes dames s'il en fut. La princesse Troubetskoï est agitée comme les événements. Elle est toujours dans le flux et le reflux, tandis que la duchesse Colonna est grave et calme comme le marbre. Rassurez-vous, c'est le marbre qui descend de son piédestal—pour y remonter.

Avec la princesse, on perce à jour tous les voiles de la diplomatie européenne, elle voit clair non seulement dans les actes mais encore dans les âmes des souverains.

Elle m'avait prédit la nouvelle révolution d'Espagne, elle m'a prédit une autre révolution à une date plus éloignée. Ce que j'aime en elle, c'est qu'elle ne flatte aucun pouvoir ni aucune majesté. Elle discute pied à pied tous les orgueils; dans la discussion, elle me veut pas qu'on la traite en femme ni en princesse : comme Saint-Simon elle aime la vérité, jusque contre elle-même. Elle parle avec passion, mais elle ne se passionne pas jusqu'à Perrour, comme font tous ceux qui prêchent pour l'humanité.

Elle adore l'homme d'Etat en question, mais à la condition de ne pas le flatter lui-même. Mais n'est-il pas au-dessus de toutes les flatteries ? Rien n'est plus amusant que de les voir tous les deux monter à l'assaut des idées et des théories. Ils se combattent l'un l'autre à armes courtoises mais tranchantes. Quand la princesse est à bout de raisons, elle dit à son adversaire : "Vous n'êtes qu'un grand historien," ce qui veut dire : Vous n'étudiez les hommes qu'à travers l'histoire, tandis que moi je les étudie d'après nature.

Eh bien, ni la princesse ni l'homme d'Etat ne savent la bonne manière : le sage n'a-t-il pas dit : "Pour apprendre à connaître les hommes, pratiquez les femmes !"

La princesse a un art exquis de mettre tout le monde à sa place. Entrons chez elle un soir de réception. Voyez quelle harmonie avec toutes ces discordances. On dirait en vérité que l'abbé de Saint-Pierre prêche ici la paix universelle ; non seulement toutes les nations, mais tous les partis se donnent la main dans ce salon miraculeux. C'est la trêve des inimitiés, sinon la trêve des passions. Le prince Orloff cause avec le Sultan à la Porte, M. Thiers avec le général Fleury, l'ambassadeur d'Allemagne avec Léon Gambetta ; le commandeur Nigra sourit à l'Autriche, qui sourit à la France, qui sourit à l'Angleterre.

L'Amérique vient dire son mot pacifique. M. Jules Simon fait comprendre l'instruction obligatoire à un prince de Bourbon.

Je vous le dis en vérité, c'est un congrès universel que ce salon. Mais rassurez-vous, tout ce qu'on a laissé dans l'antichambre, on le reprend avec son manteau ; quand on monte dans son coupé, on a retrouvé sa nationalité et ses théories. La princesse m'a travaillé qu'à la toile de Pénélope. Mais qu'est-ce autre chose que la vie ? Bienheureuses celles qui ont une toile de Pénélope sous la main !

Talleyrand disait de M. Thiers : "C'est un gamin qui a le feu sacré." Gamin de Marseille et gamin de Paris. Le feu sacré c'était le diable au corps. Mais le gamin s'est élevé jusqu'à la dignité d'historien et d'homme d'Etat. Historien, il s'est incarné dans la Révolution et l'Empire. Il a été tour à tour révolutionnaire et impérialiste, passant des girondins aux montagnards, passant du Consulat à l'Empire. Homme d'Etat, il a été tour à tour révolutionnaire et monarchiste, faisant verser le char de l'Etat quand il ne le conduisait pas.

Par son étude rapide des hommes et des choses, M. Thiers aurait pu sauver Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III. Il fut pour beaucoup dans leur chute. N'est-ce pas grâce à lui qu'a été fondé le *National* ? N'est-ce pas lui qui en inspira toute la politique à la Machiavel. "Enfermez Charles X dans le Charis, fermez les portes à double tour, il sautera par la fenêtre." Charles X a sauté. Après les journées de juillet 1830, il pouvait faire la République. Par esprit de contradiction, il fit la royauté, comme il fit la République en 1871 quand il pouvait faire la royauté. Il a cru un jour sous le second Empire, parce que Napoléon III l'aimait mieux comme ami que comme ennemi ; et pourtant si, au lieu d'appeler des ministres sans expérience, l'empereur eût pris M. Thiers, M. Thiers aurait sauvé l'Empire.

Pourquoi John Lemoinne a-t-il dit de M. Thiers : "C'est M. Prudhomme ayant le courage de ses opinions" ? Mais M. Thiers n'a jamais eu d'opinions, hormis une seule : celle d'être Monsieur Thiers. Il ne croyait ni à Dieu ni au diable ! croyait-il à la France ? Au moment où Victor Hugo niait les frontières des peuples, M. Thiers élevait des frontières à Paris, regrettant de ne pouvoir surélever les Pyrénées, les Alpes, les bords du Rhin, les citadelles et les côtes du Nord. Il n'était ni royaliste, ni républicain, ni impérialiste : il était Monsieur Thiers, comme Voltaire eut maître était Monsieur de Voltaire.

Le pouvoir était toujours bon, pourvu qu'il fût au pouvoir. Plus d'une fois il étreignit de ses petits bras l'opinion publique, jusqu'à la faire crier comme s'il la violait. Cormenin disait : "Il n'a pas été élevé sur les genoux d'une duchesse ; mais les duchesses le trouvaient charmant, à la condition qu'il restât à leurs pieds. Nul n'avait une hardiesse plus gaillarde et plus fine ; aussi était-il recherché du cœur des femmes. Je l'ai vu à l'œuvre avant minuit, passé minuit, je crois que les femmes aimaient mieux continuer la conversation avec un autre. On disait aussi de M. Thiers : "C'est le dictionnaire Bouillet ses ambitions." Il était quelquefois le dictionnaire philosophique de Voltaire.

Quand la princesse russe et la duchesse napolitaine dînaient aux côtés de M. Thiers, il les prenait à témoin de tout ce qu'il disait ; bien mieux, pour appeler leur attention, il les touchait ici et là de sa petite main patricienne avec qu'elles soulageaient à s'offenser.

Un soir, il nous a conté sa vie en tout abandon, sans se faire plus grand qu'il n'est. Je ne rappelle bien la conclusion :

"Journaliste, j'ai plaidé la cause de la liberté ; homme d'Etat, je l'ai plaidée encore en la combattant parce qu'il faut mettre des garde-fous pour ceux qui sont fous. J'ai fait fortune parce que j'ai voulu faire fortune. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il faut avoir de l'argent pour marcher le front haut. Quand on se voue à la politique, on ne peut être Homère mendiant. L'armoire de fer condamne toujours Mirabeau. J'ai fait comme tout le monde, je me suis marié. On ne peut pas trouver une meilleure femme que la mienne : voyez-là plutôt qui dort là-bas et jugez si nous avons bien dormi ensemble."

M. Thiers se mit à rire et poursuivit tout en joignant ses deux mains sur le bras de la duchesse : "J'ai beaucoup aimé les femmes et les chevaux. Un journaliste a dit en me voyant passer à cheval aux Champs Elysées pendant la question d'Orient : "M. Thiers peut courir tous les steeple-chases, sans crainte de se faire de mal, parce qu'il ne tombe jamais de haut." Je suis tombé du pouvoir plusieurs fois, mais jamais de cheval."

C'était M. Ingres, jouant du violon. M. Thiers, qui n'était jamais déplacé, a manqué à l'Académie du Jockey-Club.

On a beau tout expliquer par les lois de la nature (?) : j'avoue qu'après avoir étudié à l'amphithéâtre, avec Thoré et Esquiros, la géographie des idées dans le cerveau je n'ai pas bien compris le travail des songes, témoin celui-ci :

C'était hier, à un dîner en l'hôtel Thiers. Mlle Doume m'avait parlé d'une surprise. Voilà qu'à peine à table, comme une place était réservée en face d'elle, j'y vois venir M. Thiers, en longue redingote, dans sa pâleur déjà spectrale ; tel il est dans le portrait de Bonnat. Il nous salua tous de son sourire cordial, comme à ses dîners habituels, quand il arrivait le dernier de ses hôtes, parce qu'il dormait avant le repas du soir.

Tout ceci direz-vous, n'est qu'une réverbération des choses vues en pleine lumière des candélabres, dans cette salle à manger, toute verte, où on a vu passer les illustrations des derniers temps. Oui, mais voici où le rêve vient déjouer toutes les mathématiques de la raison. A peine assis à table, M. Thiers nous regarda tous et prit la parole pour faire l'historique en traits de feu de toutes les bêtises en politique depuis sa mort, mais surtout de toutes les bêtises en germe qui allaient s'épanouir.

Il fut éblouissant comme dans ses plus éclatantes causeries. En quelques mots, il peignit à vif toutes ces célébrités d'une heure que le hasard des révolutions jette sur la scène du monde. C'était amusant comme une comédie politique de Sardou, quand Beaumarchais lui taille la plume.

On sait que M. Thiers n'était jamais interrompu. "Je ne dirai pas tout, dit-il en se levant ; mais j'ai déjà bien assez soulevé le rideau. Souvenez-vous de ce que disait Napoléon au docteur O'Meara, à Sainte-Hélène : "Si mon fils devient "empereur, qu'il ne fasse jamais la "guerre à l'empereur de la Chine."

Et, sur ce mot, il essaya un sourire en murmurant d'une voix qui fit tressaillir tout le monde : "Je n'ai que la permission de dix heures."

1876.

BÉRANGER.

Combien d'amis ! L'amitié de Lamennais fut salutaire à Béranger, qui aimait trop les coteaux modérés pour traverser les Alpes du grand inconnu avec ce croyant qui ne croyait pas. Plus Lamennais voulait l'entraîner, plus il se rapprochait du *Dieu des bonnes gens*. Après tout, sa chanson contient une philosophie qui survivra peut-être aux volumes ambitieux de l'illustre Breton qui, pareil à son compatriote Chateaubriand, un autre grand ami de Béranger, a voulu trouver la vérité dans les régions où on ne trouve que les nuées.

La figure de Béranger était la moins poétique du monde, Breton, qui lui, d'ailleurs, n'avait pas la tête de lord Byron ni de Lamartine, surnomma Béranger : le *Père Lathuille*. C'est qu'il n'avait pas bien regardé au la flamme des yeux, ni la malice des lèvres, ni la lumière du front.

Ce fut sur Fortunée que pour la première fois je serrai la main de ce brave homme, aujourd'hui dédaigné parce qu'on ne chante plus que les chansons de M. Libert et de Mme Faure. Maison revientra à Béranger pour le lire simon pour le chanter. Je reconnaîtra qu'il appartient à l'histoire politique comme à l'histoire littéraire. Poète national, a-t-on dit. Oui, poète national, puisque pendant bien des années la France a eu, en l'écoutant, des battements de cœur et des éclats de rire.

Son malheur a été sa popularité, c'est la vogue—ou la vogue qui vous submerge en vous couvrant de sable et d'écume ; mais ce n'est pas un affront, c'est un autre baiser rouge de la Muse.

A mon arrivée à Paris, j'avais vécu à la condition de faire vides chansons à la manière de Béranger". Il ne me fut pas bien difficile, quand j'écrivis le *Jugement de Pâris*, de faire les cinq strophes célèbres qui ont été chantées sur toutes les orgues de Barbarie de Paris et de la province.

L'impétueux Béranger attendait. Je déjeunais avec quelques amis ; tout en causant je me mis à crayonner la chanson et je la chantai sur un vieil air pour avoir l'opinion de mes convives. Gautier me prédit ce qui arrive, à savoir que cette chanson serait attribuée à Béranger et non à moi, tant elle était bien dans le style du bonhomme.

En cette *Histoire du Quarante et unième fauteuil*, au chapitre consacré à Béranger, l'Académie en corps se présentait chez lui pour qu'il voulût bien accepter un fauteuil ; mais Béranger, qui "ne voulait rien être", répondait en chantant cinq couplets, dont voici le dernier :

Vos verts rameaux coiffent des fronts moroses.
Il ne faut pas les toucher de trop près,
Je veux mourir en respirant des roses.
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant, déjà sur ta tête plie.
Laisse-moi Fidèle! laisse-moi l'horizon!
Immortel, mot! Mais chut! La mort n'oublie....
Si vous allez lui montrer ma maison!

La chose plut beaucoup à Béranger. Le meilleur et le plus doux des hommes vint un matin sonner à ma porte ; il se jeta dans mes bras et m'étouffa avec effusion.

"Ah ça! me dit-il, la chanson est-elle de vous ou de moi ?"

Eh bien, la chanson fut toujours attribuée à Béranger. Qu'le représente venant la chanter dans une revue du Palais-Royal ; on la cria dans les rues pour deux sous : "Voilà la dernière chanson du célèbre chansonnier." Ce qui fit de tort ni à l'un ni à l'autre.

Béranger a eu comme Goethe et comme Voltaire son bonquet de vieillesse ou plutôt ses roses de Noël. Ce sage qui, certes, ne jurait pas à l'Anacréon, se levait à l'aurore et se coiffait comme les oiseaux, au dernier refrain sur les lèvres, car il n'a jamais fait ses chansons qu'en les chantant.

Une jolie fillette, nièce d'une fruitière de la rue de l'Orajoire-du-roule, portait tous les jours des fruits à Béranger. Les fruits étaient son seul luxe et sa seule gourmandise. Il avait remarqué cette fillette, jouant sur le trottoir, qui lui demanda de faire une chanson pour elle. La jolie Lisette répondit du haut de ses soixante-quinze ans : "M. de Béranger ne chante plus, mademoiselle." C'est que Lisette n'était plus la folle du logis.

Béranger fut plus doux à cette enfant. Il la fit asseoir un matin à sa table et la pria de chanter. Elle avait entendu Déjazet, elle chantait dans cet esprit-là, si bien que le bonhomme fut ravi. Il y avait si longtemps qu'il n'entendait plus ses refrains par une bouche si fraîche !

Survint Lamennais, voisin de Béranger presque porte à porte, là où s'embranche la rue Lord-Byron dans la rue Chateaubriand.

Mlle Seize ne se s'interrompit pas pour si peu : un philosophe ! Et voilà nos deux vieux amis qui applaudissent, touchés jusqu'aux larmes.

"Eh bien, embrassez-moi, monsieur Béranger, car si vous saviez comme je vous aime !"

Ce fut fait avec une bonne grâce charmante. "Comme ça sent bon, la jeunesse !" dit le poète en respirant les cheveux brunissants de la petite fruitière.

Ce fut à cet instant que j'entrai en scène pour entendre dire cette amère et belle parole à Lamennais : "La douceur de vivre est dans la renaissance éternelle du cœur. Vous avez été heureux jusqu'à la fin, vous Béranger, car on vous aimé ; tandis que moi, si, à la fin ni au commencement !....."

Pour achever le tableau : La vieille Lisette humait son café sans paraître s'occuper des autres. Regrettait-elle le temps où elle suspendait, en guise de rideau, son châle à la fenêtre de la mansarde ? Non. On avait trop parlé d'elle. Elle était, comme Béranger, surchargée de gloire. Et puis sa vie n'était alors qu'un arbre aux branches mortes où ne chantaient plus les oiseaux bleus.

LAMENNAIS.

Je vis venir un matin Lamennais chez Béranger. Ils demeuraient à Beaujon presque porte à porte, No 5, rue Chateaubriand, et No 5, rue Lord-Byron. J'étais du déjeuner du poète, c'est-à-dire que je déjeunais comme avec Balzac, d'une grappe de raisin. Le philosophe m'attrista par sa pâleur. Il penchait déjà vers la tombe.

Toute sa vie se lisait sur son front : la révolte et la défaite. Il était bon camarade avec Béranger : sans doute il avait quelque chose à lui dire, car il me regardait de profil avec impatience. Je faisais un trop bon déjeuner pour céder la place. D'ailleurs, je n'étais pas fâché de voir, même de profil, cet apôtre qui avait lancé le tonnerre contre l'Eglise. Béranger, qui connaissait bien l'évangéliste selon Saint-Just, lui demanda du nouveau : "Je ne suis pas de ce monde. — Eh bien, donnez-moi des nouvelles de l'autre." Lamennais sourit amèrement. Il avait joué le rôle de Satan, mais il ne croyait pas plus au diable qu'au bon Dieu. Béranger lui dit mon nom ; il me parla tableaux comme M. Ingres parlait de son violon. Il eut cinq minutes d'éloquence à propos des visions de Rembrandt. Il m'offrit de me montrer chez lui un portrait de ce maître : c'était un portrait de Huls. Béranger dit gaiement qu'en peinture il ne voyait que des coleurs et que les petits poètes comme lui n'aimaient que les petits peintres.

Déchéance de l'esprit ! Lamennais n'en était plus à l'apocalypse de Sénancourt ni à ces belles paroles de sa première poésie : "Vois-tu le voyageur qui cherche sa patrie et marche la tête baissée ? Il faut lever les yeux pour reconnaître sa route." Lamennais ne reconnaissait pas sa route parce qu'il marchait les yeux sur ses pieds. "Jeune soldat, où vas-tu ?—Je vais combattre pour que tous aient un ciel au Dieu et sur la terre une patrie.—Que tu sacrifies ton bonheur à ce mot dat ?" Lamennais, qui écrivait ceci dans les *Paroles d'un croyant*, aurait pu dire que c'était l'épigraphe de la vie—s'il fût resté un croyant—mais à force de se pencher sur l'abîme du doute il tomba dans l'athéisme.

Au point de départ, il marchait sous une aurréole de lumière. Que voulait-il ? Il voulait consoler ceux qui pleurent, par la vue du royaume du ciel, du royaume des âmes ; il voulait que les grands de ce monde fussent humiliés et que les pauvres qui travaillent fussent glorifiés ; mais peu à peu ce grand esprit perdit son point d'appui qui était le ciel, oublia son maître qui était Jésus, ferma son livre qui était l'Evangile, pour prêcher la révolte. Il croyait ne prêcher que le bien contre le mal, mais les ombres obscurcirent son front et il prêcha le mal contre le bien. C'est toujours l'histoire de l'orgueil humain, du Titan qui défie Dieu, de l'homme qui ne sent plus son cœur et qui jette ce mot de révolte contre le ciel : "Il n'y a personne là-haut." Et s'il n'y a personne là-haut, que fait l'homme sur la terre ? Lamennais n'avait il pas dit : "Ceux qui pensent ainsi sont marqués pour être la pâture de la bête !"

LA FORCE DE LA TRAGÉDIE.

On avait dit à tout propos : Napoléon III a les papiers de son oncle, il l'imitera de point en point. Je le pensais aussi un jour. Il m'appela dans sa loge et me dit d'un air fâché : "Voyons ! mon cher directeur, vos comédiens se moquent du monde. En vérité, ils jouent pour l'amour du diable ! —Sire, c'est qu'ils ne vous attaquent pas pour la tragédie ; la vraie pièce aujourd'hui c'est le *Dutrait*, une comédie que nous reprenons avec tous les chefs d'emploi.— Ce n'est pas une raison pour sacrifier la tragédie comme un lever de rideau.—Voyez, sire, il n'y a pas trois cents spectateurs. Vous pourriez dire comme la Mère de Corneille : "Mon seul, si c'est assez ?" Si tous ces acteurs jouent déjà le *Dutrait*, c'est que la tragédie ne commence qu'au troisième acte. Votre Majesté est venue trop tôt.—Non, je suis venu pour la tragédie."

Je descendis sur la scène et je dis à Beauvallet : "Brûlez donc un peu les planches, cette salle est au-dessous de zéro, l'empereur se morfond dans sa loge —L'empereur, je ne l'avais pas vu, dit Beauvallet. Alors, c'est le seul dans toute la salle qui aime la tragédie : je vais jouer pour lui."

Beauvallet rentre en scène, se transfigure, élève la voix et jette son âme comme la foudre.

Je retournai dans la loge impériale : l'empereur est transporté. "Voyez, me dit-il, Beauvallet a remué tous ces fantômes qui jouent avec lui.—Sire, c'est l'histoire des grands capitaines, il ne faut qu'un homme pour jeter l'héroïsme dans toute une armée."

Après le cinquième acte j'allai de la part de l'empereur serrer la main de Beauvallet. Et on lui parlait des flammes vives de son jeu qu'on oubliait pour le parler d'un feu de cinq cents francs. Il avait sauvé la tragédie ce soir-là.

La dernière colère de Napoléon III me rappela la grande colère de Napoléon Ier, qui, au beau temps de ses conquêtes, était venu à l'improviste voir jouer le *Cid* au Théâtre-Français. Il se cachait dans sa loge. Le chef-d'œuvre de Corneille était si mal joué qu'à la fin du second acte l'empereur sortit furieux. Il appela M. de Rémusat, chambellan, chargé de la direction de la Comédie Française : "Voyez pour donc que que le *Cid* joué ainsi n'est plus qu'une parodie !" M. de Rémusat voulut prouver que tout était pour le mieux dans le meilleur des théâtres, mais d'un ton impérieux l'empereur lui dit ;

"Monsieur, écrivez la distribution que je vais vous donner : *Rodrigue*, Talma ; *don Diègue*, Mouvel ; *le comte de Gormas*, Saint-Prix ; *le roi*, Lafon ; *don Sanche*, Damas ; *Chimène*, Mlle Duchesnois. Il est quatre heures. Allez-vous-en à la Comédie Française, faites assembler le comité et remettez-lui cette distribution ; vous ajouterez que je veux que le *Cid* soit joué comme je l'ai distribué, et ce jour-là je serai à sept heures précises dans ma loge. Mais qu'ils n'en sachent rien, car je veux qu'ils jouent pour le premier venu comme pour moi."

L'œil du maître voyait tout, mais quel amour de la tragédie ! Il est vrai que c'était le *Cid*.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le Pape vient de faire placer, dans une des salles de la bibliothèque du Vatican, les objets d'art dont il a hérité par testament du cardinal de Falloux, décédé le 22 juin 1884 ; ce legs comprend un tableau de Pinturiéchio, un grand plat de Gubbio, une terre-cuite de Luca della Robbia, un Christ en bronze attribué à Jean Bologne, et une importante série d'objets du moyen âge.

De son côté, le musée Borgia de la Propagande continue à s'enrichir.

Ces jours derniers, il a reçu une précieuse collection de monnaies anciennes, grecques et romaines, et plusieurs caisses renfermant des objets de l'Australie et de la Nouvelle Zélande.

Un missionnaire a envoyé de Sidney une belle collection ornithologique, très remarquable par la rareté des oiseaux qu'elle renferme, ainsi qu'une collection complète de mollusques.

L'évêque de Wellington a expédié de nombreux objets et armes anciennes qui étaient en usage dans la Nouvelle-Zélande ; ce sont des javelots, des massues, des lances de pierre, etc.

La Propagande a reçu, d'un autre, l'avis que d'autres caisses vont lui être expédiées.

A propos des nombreuses condamnations capitales prononcées en France depuis quelques jours, un journal parisien raconte l'histoire d'un brave magistrat de province, qui avait été président de cour d'assises et qui avait passé sa vie à regretter la sévérité que lui imposaient ses fonctions.

Aussi s'était-il appliqué, du mieux qu'il avait pu, à dorer de bienveillance les pilules amères que sa qualité de médecin social le forçait à faire avaler à certains criminels. Tout au contraire de ce magistrat dont parle Sterne, lequel, agneau dans l'habit bourgeois, devenait tigre au fur et à mesure qu'il endossait son costume fourré d'hermine, le conseiller X... se sentait d'une mansuétude infinie, dès qu'il avait passé sa robe et coiffé sa toque.

C'est lui qui engagea le dialogue suivant avec un chenapan que les jurés venaient de déclarer coupable d'assassinat suivi de vol. Ce chenapan était un peu sourd. Le magistrat bien de ce qui l'attendait, mais désireux cependant de savoir exactement à quoi s'en tenir, il se pencha vers le président, et, avec l'organe enroué de Jean Hiroux :

—A quoi diable suis-je condamné, mon bon juge ? lui demanda-t-il.

—A mort, mon ami, à mort, répondit le magistrat avec une voix douce comme un filet de mouton : vous aurez la tête tranchée.

—Comment, se récria l'autre, on me la coupera par tranches !.....

—Pas du tout, mon pauvre garçon : on vous la coupera d'un seul coup.

Le condamné respira :

—A la bonne heure ! fit-il, vous me rendez la vie !

C'est le même président qui tenait ce langage à un assassin sexagénaire contre lequel le jury avait rendu un verdict de culpabilité entraînant la peine capitale :

—Accusé, la cour a décidé qu'en raison de votre grand âge, vous ne serez pas guillotiné..... à l'endroit où vous avez commis le crime. L'humanité nous commande, en effet, d'épargner à un vieillard la fatigue d'un déplacement de cette nature. C'est donc ici que vous serez exécuté.

Dans une école.

—Quel est le pluriel de : un cheval ? Chevaux !

—Bien ! et quel est le pluriel de : un enfant ?

—Des jumeaux !

On vient à Paris d'achever de dresser les plans et d'établir les devis de l'usine Rossini.

On sait qu'il y a deux ans environ la veuve de l'illustre auteur de *Guillaume Tell* laissait en mourant une somme de 800,000 francs destinée à la création d'un asile de vieillards appartenant au monde des arts, et plus particulièrement à la musique.

L'assistance publique, exécutrice testamentaire, s'empressa de remplir les formalités exigées par la loi. Aujourd'hui tout est prêt ; les ouvriers peuvent se mettre à l'œuvre. On n'attend plus pour commencer les travaux que l'approbation du conseil municipal de Paris, qui n'est pas douteuse.

Le fils de Joseph Prudhomme à la passion des voyages. Il est sur le point de partir pour l'Amérique du Sud où il veut visiter les parties encore inconnues de l'empire du Brésil.

Son père, grave, solennel, lui adresse ses dernières recommandations :

—Va, mon fils, loin de la rue des Bourdonnais, au-delà du vaste océan, dans ces solitudes immenses, ces forêts vierges où la main de l'homme n'a jamais mis le pied !

Dialogue de famille :

—Dis-moi, papa, qu'est-ce que ça veut dire : les fils des Croisés ?.....

—Mon fils, répond Guibollard, on a l'habitude de désigner par cette expression ceux dont les ancêtres se sont battus autrefois contre la Porte.

Le vicomte Gaëtan de Sainte-Flemme à Yeu, l'autre jour, une gifle à son cercle.

On discute des conditions du duel qu'il ne peut éviter.

—Un duel sérieux, vous savez, dit le vicomte à ses témoins. Il faut qu'il y ait mort d'homme !

—A quoi voulez-vous vous battre ? Choisissez.

—Un combat terrible, je vous dis.... Un seul pistolet chargé et on tirera à cinq pas. Comme offensé, j'ai le choix des armes, je prendrai le pistolet chargé !

Amour rétrospectif ;

—Quand je me suis marié, j'aimais tellement ma femme qu'il me semblait que je l'aurais mangée toute vive.

—Et maintenant ?

—Oh ! maintenant (avec désolation), je regrette de ne pas l'avoir fait.

On annonce à B..... la mort d'un de ses amis.

—Ah ! il est mort ; tant pis !

Ça ne vous fait pas plus d'effet que ça : je croyais que c'était un de vos amis intimes !

—Je suis toujours préparé à la mort... des autres.

Bohèmes.

—J'ai dit au cordonnier que tu mais que jamais je ne le paierai de ma vie ! jamais !

—N'est-ce pas qu'on se sent plus fort et meilleur quand on a su prendre une résolution viriles !

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 25 juillet 1885

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE)

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine.....	$ 603.016 00	$97,742 00
Même temps la sem